

Isolement

Jean-François Chassay

Volume 22, numéro 3 (66), printemps 1997

Gilbert Langevin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201331ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201331ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chassay, J.-F. (1997). Isolement. *Voix et Images*, 22(3), 614–618.
<https://doi.org/10.7202/201331ar>

Roman

Isolement

Jean-François Chassay, Université du Québec à Montréal

• Traversant seul le désert, se portant lui-même sans aucun appui transcendant, l'homme d'aujourd'hui se caractérise par la *vulnérabilité*¹. écrit Gilles Lipovetsky à propos de cette «ère du vide» qui marquerait, de manière passablement angoissante, le monde contemporain. Angoissante, puisque les repères disparaissent et que, dans cet univers postmoderne où toute forme de hiérarchisation éthique ou esthétique se voit remise en question, «l'extension à l'infini de l'espace de l'argumentable, qui rend tout relatif, [...] rend [...] certaines valeurs très attractives pour ceux qui ont besoin à tout prix de points de repère simples²». La supposée (et démagogique) fin de l'Histoire et des idéologies défendue par les tenants du libéralisme (qui n'est pas une idéologie, cela va de soi...) hante les propos des journalistes et des essayistes et rend allègres certains économistes qui croient avec une naïveté qu'on leur envie parfois (mais pas trop souvent...) l'objectivité des chiffres et des colonnes comptables. Personnellement, et en toute subjectivité assumée, j'avancerais qu'une société qui fait, à quelques années d'intervalle, de Raymond Malenfant et de Ghislain Dufour des héros nationaux, n'a pas toute sa tête.

Cela ne nous éloigne pas de la littérature — qui a le privilège d'être près de tout —, où le Sujet se trouve

depuis quelques années de plus en plus isolé, laissé à lui-même et obligé de se fondre dans la société presque malgré lui, incapable de se retrouver vraiment dans un monde où les points d'ancrage s'effacent peu à peu. Le roman québécois multiplie depuis quelque temps les exemples à cet effet, proposant des personnages dont la vulnérabilité et l'abandon se manifestent de diverses façons.

**

*La douceur du foyer*³, dont le titre, comme on le verra, ne manque pas d'ironie, est un étrange ouvrage. Ce qui, déjà, par rapport à la masse des livres qui glorifient le vécu et la psychologie élémentaire, en fait un roman attirant, sinon attachant.

Le narrateur ne désire que deux choses : la paix et beaucoup d'argent. «J'ai emménagé dans cette chambre avec l'objectif précis de ne dépenser qu'une infime partie de mon salaire. Entasser pour devenir riche, voilà ce que je veux. Un vrai rapport de cause à effet, sans fla-fla.» (15) Ingénieur en aéronautique, il vit pourtant dans une chambre minable (ce qui rend le concierge sceptique sur la véracité des diplômes que posséderait le chambreur) et calcule absolument tout. Il aurait vécu une séparation difficile (du moins financièrement), mais rien ne sera jamais clair à ce propos. Pas

un détail de sa vie qui ne relève du calcul : le montant de son salaire, même pendant les heures où il dort, les moindres coûts, les moindres pas. Toute énergie, financière ou physique, est méticuleusement calculée, enregistrée. Il sait précisément à quelle date, à quel moment, il deviendra millionnaire.

Le narrateur s'acharne à se prouver qu'il n'a pas d'existence réelle dans la société. À défaut des contraintes sociales, il multiplie les contraintes individuelles, se fait un rempart avec le minuscule univers d'objets qu'il s'est créé, avec des parcours soigneusement balisés, un emploi du temps sans surprise et d'un ennui étal qui rend utopiques les dérapages. À l'ère du vide, le narrateur évacue l'angoisse par une volonté de mathématiser le réel qui l'entoure : l'espace-temps est construit abstraitement et rempli de telle façon qu'aucune décision n'est nécessaire avant des années. Mais voilà : on n'échappe pas comme ça à la société. Malgré tous les efforts imaginables de l'individu, la ville crée aussi des contraintes. Le narrateur commence à recevoir des messages, se fait harceler. Par qui? On finit par se demander s'il ne s'écrit pas lui-même, incapable, malgré lui, de tenir cette vie ascétique jusqu'au bout, obligé de fuir, d'abandonner le peu qu'il possède, désœuvré malgré sa bonne volonté. Le roman se termine sur une phrase d'une certaine manière inévitable : « C'est fatigant de n'être jamais seul. » (215)

Remarquable personnage obsédé, le narrateur du premier roman de Michel Lefebvre ne parvient pas jusqu'au bout à convaincre le lecteur, même s'il reste assez fascinant. Entre

l'esprit extrêmement pratique du personnage (qui fonde son intérêt) et les considérations psycho-analytiques qui le minent peu à peu, l'articulation se fait mal. Peut-être par manque d'expérience, Michel Lefebvre joue sur plusieurs registres sans réussir toujours à en faire une véritable synthèse. Cela dit, la construction de ce personnage, exemplaire dans une certaine mesure d'une société à la dérive, laisse espérer, après ce premier roman, des suites intéressantes.

*
**

Contrairement à Michel Lefebvre, Roger Des Roches a beaucoup publié. Il s'agit d'un poète majeur, un des plus importants au Québec au cours des deux dernières décennies, auteur par ailleurs d'un roman de science-fiction (*Reliefs de l'arsenal*) parodique (quoique...) tout à fait enthousiasmant. *Le rêve*⁴, son dernier livre, est un court roman érotique. La solitude, l'isolement, sont ici abolis par le rêve qui permet de rejoindre l'autre dans une suite de tableaux qui ont pour fondement (excusez-moi...) le cul, mot qui revient avec le plus d'acharnement dans le texte. Le lecteur assiste en fait à deux rêves parallèles, celui d'un homme et d'une femme qui dorment l'un près de l'autre et dont les fantasmes se croisent. Se pénétrerait sans doute un mot plus juste.

L'érotisme a toujours marqué la poésie de Des Roches, non sans humour d'ailleurs. Ici, il faut vraiment se chatouiller pour sourire (les aisselles suffisent, il est inutile de descendre plus bas). L'érotisme est un genre difficile et il est parfois ardu d'expliquer pourquoi cela marche ou non.

Ici, c'est assez simple : le manque d'imagination est flagrant. L'accumulation des mots « queue » et « cul » ne suffit pas à faire monter la pression et le récit ne conduit qu'à... un cul-de-sac. Entrecoupé de réflexions qui se veulent intellectualisantes — on n'écrit pas un livre comme ça uniquement pour parler de pénétrations, on a de la culture, quand même! —, le texte multiplie surtout les sophismes : « Le désir est une image... Notre vertige proviendrait-il donc de la profondeur de cette image? Ou du fait que nous devions y jouer un rôle? » (20) À côté de cela, il y a des passages dont le charme m'échappe complètement : « Ses mains lui dirent (d'une voix semblable à celles qui naissent dans la tête et qui, malgré les apparences, n'en sortent jamais) : — Ce cul est propre, ce cul est bon, ce cul est dodu! » (62) Des phrases de ce type abondent dans un roman pourtant bien mince. Étriqué et assez banal, *Le rêve* ressemble à une erreur de parcours dans une œuvre dont l'intérêt est pourtant manifeste.

**

Comme celui de Michel Lefebvre, *Olivo Oliva*⁵ de Philippe Poloni est un premier roman qui, malgré certains tics et une fin un peu décevante, apparaît comme une belle réussite. Ne serait-ce — mais ce n'est pas rien, loin de là — qu'à cause de la manière dont la question des origines est sans cesse posée et reposée dans ce roman.

Né en Sicile d'une union interdite entre un jeune paysan et la fille d'un propriétaire terrien autocrate, Olivo Oliva est voué à une vie d'errance. Son père ayant été assas-

siné, il n'a droit à la vie que parce que sa mère meurt en accouchant. La loi dit qu'en de telles circonstances l'enfant doit être épargné. Envoyé en Amérique, il est ballotté d'une famille à l'autre pour brouiller les traces. Engagé comme tueur à gages — rôle qu'il remplit avec une conscience professionnelle exemplaire et sans états d'âme —, il retournera finalement en Sicile, lieu où tout l'appelle.

La vulnérabilité dont parle Lipovetsky est palpable ici chez cet homme qui se trouve partout et nulle part, en Amérique sans y être, en Sicile sans la connaître, et même dans l'esprit d'un olivier puisque la dimension fantastique — ou peut-être, plus justement, mythique — de ce livre implique la présence fondamentale des oliviers. Olivo Oliva traverse la vie sans rien voir, aveuglé pathétiquement par les efforts de ceux qui l'entourent pour lui cacher la vérité.

Terminé de manière un peu abrupte, ce roman n'est pas la grande épopée de la Sicile (ou des Siciliens) qu'il aurait pu être. Quelques tics d'écriture — notamment des appels aux lecteurs un peu trop fréquents et appuyés, ainsi que des notes explicatives qui alourdissent inutilement le texte — agacent à la longue. Cela dit, il s'agit d'un premier roman riche, habité par une réelle connaissance de la Sicile. Il s'agit d'un bon coup pour la nouvelle maison d'édition de Jacques Lanctôt.

**

Le cas de *Librement dit*⁶, dernier ouvrage de Claude Beausoleil, est passablement différent. Ni essai ni

fiction, ces propos libres permettent de reposer autrement les réflexions de Lipovetsky sur «L'ère du vide».

Il s'agit du cinquante-cinquième ouvrage de Claude Beausoleil. C'est plus que Flaubert et Zola, beaucoup plus que Baudelaire, Rimbaud et Lautréamont. La quantité écrase de son poids l'ensemble des ouvrages de Gilles Hénault, Gaston Miron, Paul-Marie Lapointe et Jacques Brault. Pour ne donner que quelques exemples. Il n'a pas battu Victor Hugo encore, qui a publié pendant plus de soixante ans, mais ça ne saurait tarder. Une telle quantité devrait logiquement inscrire *ad vitam æternam* Claude Beausoleil dans le firmament des auteurs québécois qui comptent. Pourtant, assez étrangement, malgré tous les efforts qu'il manifeste pour qu'on se souvienne de lui, je n'en suis pas convaincu.

Il est difficile — c'est un euphémisme —, de toujours bien écrire, de se renouveler et de faire un effort de réflexion quand on publie plus de deux ouvrages par année depuis près de vingt-cinq ans. Cela va de soi. Aucun être humain ne pourrait y parvenir. Cela va tellement de soi qu'on ne s'étonne pas du tout que ce livre soit si mal écrit. Il y aurait un florilège extraordinaire de phrases étonnantes tirées de ce livre à colliger, de l'affirmation pompeuse et lourde aux banales — mais récurrentes! — fautes de français. La France, dit-il, «m'avait tout de suite séduit dans des zones de moi qui m'étaient inconnues» (13); il veut relire les textes d'Yves Bonnefoy «dans un recul plus humain» (14); «Le passé me recompose», dit-il (15); il vit «une impression d'urgence et de tract» (16). Toutes les pages seraient à citer: l'auteur

préfère «des étudiants de tous les horizons à un choix donnant un jeu social préétabli» (21), parle d'untel qui «s'était muni d'une amabilité et d'un charme qui l'aidaient à passer à travers tout» (37) ou ose une formule comme: «La vérité est une route formée de palimpsestes aux vibrations multiformes.» (33) L'auteur répète plusieurs fois dans son livre qu'il a un doctorat, ce qui ne saurait rassurer quiconque. Cela dit, le pire n'est pas là.

Toujours dans *L'ère du vide*, Lipovetsky se penche sur le phénomène du narcissisme aujourd'hui:

Ni version nouvelle du «divertissement» ni aliénation — l'information n'a jamais été aussi développée —, le narcissisme abolit le tragique et apparaît comme une forme inédite d'apathie faite de sensibilisation épidermique au monde et simultanément d'indifférence profonde à son égard: paradoxe qu'explique partiellement la pléthore d'informations dont nous sommes assaillis et la rapidité avec laquelle les événements mass-médiatisés se chassent les uns les autres, empêchant toute émotion durable⁷.

Librement dit est d'abord un symptôme — troublant, parce qu'un livre pareil a pu être publié — de cette crise narcissique où le sujet ramène tout à soi avec une absence de sens du ridicule qui laisserait penser parfois qu'il faut prendre les propos au deuxième degré, s'ils n'étaient si naïfs. Les médias, et en particulier le monde de l'édition, sont le miroir dans lequel l'auteur se mire continuellement. Ceci dans un livre, soit dit en passant, où le mot qui revient le plus souvent est hors de tout doute le mot «je». Tout se ramène au Québec, puis au monde de l'édition

québécoise, ensuite aux livres de l'auteur — *Librement dit* est un incessant travail de promotion — et enfin à la personne de Claude Beausoleil lui-même. X « aime dire qu'il me traduit » (37) alors que Y « fait une recherche sur ma poésie » (40). Tout le monde veut ses livres ou alors lui en offre. Beausoleil est au centre d'un réseau extrêmement large où, entre deux vernissages et deux cocktails, deux invitations dans une ambassade ou à une première, il médite sur le monde : « L'accès à la consommation peut être aussi un accès à soi-même, surtout si l'on devine que l'objet consommé n'est pas un but, mais une façon de comprendre la réalité en se référant à plusieurs points de vue. » (156) Devant deux Québécois, il dira : « Ils sont réalistes mais sensibles. Je sens l'effet implicite de la Révolution tranquille. » (131) Comprenez qui pourra... À d'autres moments, c'est plus clair. Qu'est-ce qui différencie par exemple le Québec de la France sur la question de la langue ? « C'est l'histoire et les continents sur lesquels elle s'incarne. » (168) Il fallait y penser... Les révélations de ce type abondent également.

Pas une seule ligne de ce livre ne donne l'impression d'une conscience déchirée, d'un individu plongé dans une culture où des choses lui échappent ou le révèlent à lui-même. L'auteur étale plutôt benoîtement ses certitudes, qui semblent infinies. Recevant deux critiques d'un de ses livres en provenance de Montréal, il s'en prendra avec un paternalisme gluant teinté de mesquinerie et de mauvaise humeur à celle qui a osé ne pas réagir assez favorablement à l'ouvrage. Il ira jusqu'à parler alors « d'un manque

d'objectivité critique » ! (140) Alors que la critique positive, évidemment, est le signe de l'objectivité. Une telle canceur a quelque chose de pathétique qui laisse pantois.

Truffé d'allusions à ses amis, ses copains, ses admirateurs — les gens sont souvent nommés simplement par leur prénom, comme si cela allait de soi —, ce livre d'adolescent en manque de reconnaissance mériterait une analyse institutionnelle sérieuse. Les stratégies rhétoriques utilisées ici par l'auteur pour se donner coûte que coûte de l'importance sont absolument prodigieuses.

Comment, pour le reste, un auteur, un éditeur, ont-ils pu croire qu'un pareil livre pouvait intéresser quiconque ? Fait de mondanités, de clin d'œil et d'appels du pied aux *chums* pour montrer qu'on les aime, il n'a, dans quelque sens que ce soit, aucune valeur critique. Et quand Claude Beausoleil ose s'en prendre à quelqu'un, c'est à Yves Berger. Quel courage et quelle originalité ! Il y a de quoi être ébaubi devant la propension d'un individu à penser que la moindre de ses phrases et de ses pensées, écrite en français ou non, mérite d'être publiée. Devant une pareille confiance en soi, j'imagine qu'il faut s'incliner.

1. Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, 1983, p. 52-53.
2. Philippe Breton, *L'utopie de la communication*, Paris, La Découverte, 1992, p. 8.
3. Michel Lefebvre, *La douceur du foyer*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 214 p.
4. Roger Des Roches, *Le rêve*, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, 76 p.
5. Philippe Poloni, *Olivo Oliva*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997, 207 p.
6. Claude Beausoleil, *Librement dit*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 297 p.
7. Gilles Lipovetsky, *op. cit.*, p. 58-59.